

# Digressions ramadanesques

Il fait très chaud, c'est le cas de le dire. Je dirais même mieux : il fait très chaud. Les Dupont et Dupont n'auraient pas mieux dit. Enfin, la canicule tape notre crâne et notre portefeuille, comme le forgeron taperait sur son enclume pour redresser un bout de fer tordu. Il fait tellement digresser, j'oublie la soif qui tance mon cerveau. Alors je bouge. Je vais de-ci de-là. Alger. Boufarik. Azazga. Cap-Djinet. Fréha. Re-Alger. Et ainsi de suite ! Ce jour-là, à Alger, à la rue de la Lyre exactement, désolé je n'ai pas retenu la nouvelle appellation, j'ai confirmé ce que j'ai toujours mis dans mon esprit, à savoir l'absence de la culture de la propreté. Ce que j'ai fait à la rue de la Lyre ? C'est simple : je m'étais mis dans la tête de m'offrir un bleu de Chine, communément appelé «Shanghai». Oui, un bleu. A l'image d'El-Badji, Allah yerrahmou. Ou comme El Meskouid, que Dieu lui prête longue vie. Salut Abdelmadjid ! Un porteur de bleu, spécialiste de ce costume qui nous vient de loin, m'a gentiment orienté vers cette houma. Car il faut dire, les «bleu» qui se font ici, chez nous, ne valent pas le prix demandé. Question de tissu ! De qualité de tissu !

A la rue de la Lyre, j'ai trouvé mon bonheur. Que voulez-vous, durant le mois de Sidna Ramadane, nous portons en nous l'envie comme une femme enceinte. Pour moi, c'est le bleu de

Chine ! Je l'ai acheté. Oui, oui, je l'ai acquis. Avec un arrangement, s'il vous plaît ! Avez-vous remarqué cette nouvelle politique commerciale ? Dès qu'on met le pied dans une boutique de fringues, le vendeur vous accueille avec un sourire aussi grand que l'envie de vous plumer. Puis, vous vous entendez dire : «N'saèdek ya kho ! Fiha l'arrangement ! Marchandise louxe...» Autres temps, autres mœurs !

Ce jour-là, j'avais pris la décision de me farcir cette rue commerçante, qui grouille de monde qu'un claustrophobe devrait éviter. Il y a de tout : des fringues, des savates, des espadrilles, des CD piratés (surtout ceux d'Amar Ezzahi), des jouets... Mais aussi des fruits et légumes. Une ambiance méditerranéenne ! Mais malheureusement, une montagne d'immondices de tout genre vient falsifier le plaisir de ce mode de marché. A la criée, souvent !

Des immondices de toute nature : des épluchures, des fruits pourris, du pain rassis, de la galette, des légumes. Une montagne d'immondices au beau milieu du marché et à l'entrée d'une mosquée. Sans que cela dérange personne. Ni les commerçants qui vendent à qui mieux mieux. Ni les riverains. Ni les prieurs. Apparemment ni la municipalité. J'ai vu la même chose (horrible chose !) à Boufarik. Qu'y suis-je allé faire à Boufarik ? Oh, pas pour acheter la belle orange d'antan ! La révolution agraire est passée par là. Et le béton a fait le reste ! De la zalabia boufarikoise, pardi ! N'oublions pas que nous sommes en plein Ramadhan.

Oui, j'en ai achetée. De la cherbet ? Non. Je n'ai pas osé. Boufarik est une

ville triste à mourir. A telle enseigne que le centre-ville, large à souhait, héritage de la colonisation, se laisse pousser des herbes folles sur ses joues. Puis, j'ai cru voir ressusciter l'oued El-Harrach à Boufarik. C'est quoi ce canal d'eau noirâtre qui accompagne la sortie du visiteur ? Et ce marché, fait de bric et de broc où des immondices agressent le regard du curieux, a-t-il sa place là-bas ? Je ne le pense pas. Jusqu'à cette zalabia qui ne m'a pas rappelé celle que j'achetais, à Boufarik justement, dans les années soixante-dix. Mais il faut dire que les belles choses d'antan ont fichu le camp de ce pays !

Cap-Djinet n'a pas gardé le côté naturel d'un littoral beau à couper le souffle. Souanine ne propose plus aucun accueil. Je n'irai plus offrir mon corps flasque à ce rivage verdoyant. Je ne sentirai plus la piqure du soleil à son zénith. Je ne peux que constater le massacre d'une mémoire blessée dans sa recherche de ce qui fut. Je pousse un peu plus loin l'aventure. Les checkpoints sont encore en activité. La décennie noire est passée par là aussi.

Cap Djinet n'est plus ce petit village balnéaire ; il a trop appuyé son développement sur le béton, au point où la rue principale a pris l'allure d'une venelle. Waouh, l'angoisse me prend à la gorge. Un peu plus loin, un port qui ne ressemble pas au port que Google propose pour nous boucher un coin empêche, désormais, la houle de faire ses cabrioles.

Un chalutier, chétif comme un mensonge, mouille ses attentes. J'ai été tenté par un plongeon dans cette mer d'huile : sauf que je n'ai plus la certitude d'antan. Désormais, je vois les choses avec un œil beaucoup plus critique. Je n'arrive plus à faire des concessions adolescentes. L'âge est un prof assidu, il est le meilleur des diplômes. A un empan de Fréha, aux Aghribs, une décharge publique profite de la complaisance de l'homme pour surprendre la mer par sa position. Pourquoi ouvrir une décharge pour tenter de la cacher maladroitement par des tonnes de terre et autres gravats ? Où êtes-vous, Monsieur le Maire ? Vous voyez certainement de quel site je parle : simplement, une agression écologique.

Ramadhan m'inspire ces digressions. J'aurais bien aimé faire état de



**Youcef Merahi**  
merahi.youcef@gmail.com

mes lectures, d'autant qu'Alibey (salut Dahmane !) a rempli ma besace de livres. Yasmina Khadra nous dépeint, avec le style que je lui connais et sa verve coutumière, la dernière nuit de Kadhafi ; puis, je retrouve mon ami Anouar Benmalek qui reprend son questionnement sur l'histoire humaine.

Après les morisques dans O Maria, il plonge son regard de matheux dans l'Allemagne hitlérienne et le processus machiavélique de la Shoah. La poésie, orpheline par destination, a toqué à ma porte : trois recueils de poésie de poètes d'envergure. D'abord, Hamid Nacer-Khodja qui ose enfin sortir de sa dune, Mohamed Sehaba – silencieux à partir d'Oran la belle, propose également ses pérégrinations intérieures et, sans oublier, Bachir Mefti qui trace, comme Jean Sénac, une révolution avec amour. Zut, j'ai failli oublier Hacène Ababsa qui du stéthoscope va vers les délires de la plume poétique. J'y reviendrai certainement dans une autre chronique. En attendant, je porte mes angoisses – sous forme de digressions ramadanesques – juste pour dire que l'Algérie a besoin d'une douche immémoriale.

En attendant le grand bain, vogue la galère ya Mohand U Chavan !

Y. M.

## DÉCÈS

La famille Abachi de Guenzet, d'Alger, de Boumerdès, de Paris et Londres, les familles Aliane et Smati ont l'immense douleur de faire part du décès de leur frère, époux et père Abachi Ahmed dit Hamimi appelé à Dieu hier 7 juillet 2015.

La levée du corps aura lieu aujourd'hui à 12h15 au domicile mortuaire sis n°3, lot du stade Birkhadem Alger. L'enterrement aura lieu au cimetière de Garidi.

«A Dieu nous appartenons à Lui nous retournons».

## CONDOLÉANCES

Les membres fondateurs, la rédaction et l'ensemble du personnel du *Soir d'Algérie* ont appris avec une immense tristesse le décès de

Abachi Ahmed dit Hamimi

frère de leur collègue et ami Lahcène Abachi.

En cette pénible circonstance, ils lui présentent leurs plus sincères condoléances et le prient, lui et sa famille, de trouver ici l'expression de leur profonde sympathie.

Que Dieu accorde au défunt Sa Sainte Miséricorde et l'accueille en Son Vaste Paradis.

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com  
@hakimlaalam



Peugeot veut bénéficier des mêmes avantages que Renault en Algérie.

Tout un Symbol !

Le projet de loi criminalisant les violences faites aux femmes n'a pas été abandonné. C'est le patron du Sénat qui le dit. Il précise que ce projet de texte sera examiné à temps, lors de la prochaine session, celle qui vient de se terminer ayant été consacrée à d'autres textes «plus prioritaires». Voilà un homme qui sait parler aux femmes ! Voilà un homme qui sait qu'avec les femmes, il ne faut pas se précipiter, y aller trop vite, vouloir emballer en cinq sec. Non ! Prendre le temps. L'importance des préliminaires ! Ceux qui crient à la mauvaise volonté, à une manœuvre visant à traîner les pieds pour finalement enterrer le texte sont de mauvaise foi. Ou alors des gamins qui n'ont pas encore atteint l'âge de maturité qui leur conférerait cette capacité adulte de savoir attendre. Attendre que les bleus cicatrisent. Que les larmes sèchent. Que les plaies et les chairs se referment. Que les cœurs s'apaisent. Que vienne la mauvaise saison, celles des pluies et du froid pour que l'on s'inquiétât enfin de l'hébergement d'urgence des femmes battues et mises dehors par «leurs maris». Ceux qui dénoncent la mise sous le coude du texte ne savent pas apprécier le galbe d'un coude. Ce moment délicieux où le coude épouse la table enfin débarrassée violemment de la

## Les mots bleus !

boustifaille préparée par Madame, nourriture et couverts balancés à terre parce que jugée immangeable par le Maître Chef. Prendre le temps khouya ! Avoir le sens des priorités, mes sœurs ! Le dicton algérien ne dit-il pas «les bonnes choses savent se faire attendre et désirer» ? Le cahier des charges des concessionnaires autos est forcément prioritaire sur celui d'un mari à qui l'on a oublié de préciser que sa meuf n'est pas un cendrier dans lequel il peut écraser son gros cigare. La loi sur la distance réglementaire entre deux panneaux de signalisation en milieu urbain est nécessairement prioritaire sur un bras, une clavicule de femme fracturés et remis aux bons soins des urgences avec mention susurrée à l'oreille de la femme : «Ferme-là ! Et si le médecin te demande comment tu t'es fait ça, tu réponds que c'est ta faute, parce que tu as trop savonné le parterre en le faisant.» Non, assurément, y avait plus urgent lors de la défunte session du Sénat que de s'embêter avec les violences faites aux femmes. Les femmes peuvent attendre. C'est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à une femme. Nous le lui rendons d'ailleurs tous les jours. Post mortem. Consultez juste les statistiques des femmes qui meurent tous les ans sous les coups de leurs conjoints, de leurs familles ou de ch'tarbés qu'elles ont le malheur de croiser. Et fumez du thé pour rester éveillés à ce cauchemar non prioritaire qui continue.

H. L.